

Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'Intendant voulut que Caroline fut enterrée dans la cave du Château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir.

Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les évènements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

AMÉDÉE.

(Le désir d'arracher à l'oubli et de faire connaître à ses concitoyens, une anecdote Canadienne, dont le fond est historique et qui est généralement ignorée, a engagé l'auteur à faire publier cet essai, lu dernièrement devant la Société Littéraire, No. 1.)

—00000—

LA PAUVRE FRANÇOISE.

Jolie sans le savoir, et simple comme la fleur des champs, telle était dans sa dix-huitième année la naïve Françoise, la pauvre fille avait un cœur aimant, qui chercha de bonne heure à s'attacher ; triste de son abandon, elle voulait un ami ; et ses beaux yeux noirs, en rencontrant ceux du jeune Paul, orphelin dès l'enfance, lui dirent qu'elle l'avait trouvé ; dès lors elle fut plus heureuse ! On l'aimait et enfin il existait quelqu'un sur la terre pour penser à Françoise et s'occuper de son avenir. Si, par une belle soirée, elle descendait le coteau, ce n'était plus pour y pleurer en solitude, bientôt Paul accourait sur ses pas et lui offrait le bouquet qu'il venait de cueillir. Accoutumée à recevoir des marques d'une innocente amitié, qui faisait le charme de sa vie, Françoise atteignit ses vingt ans ; Paul, en avait cinq de plus qu'elle, il désirait s'établir et lui demanda sa main : "Chère Françoise," dit-il en passant un bras caressant autour de la taille délicate de son amie, "je ne suis pas riche, mais je t'aime ! Si Dieu me conserve la santé, nous pourrions être heureux." A ce discours les joues de rose de Françoise se couvrirent du pourpre le plus foncé : elle fut un instant sans rien répondre, mais bientôt revenant de son trouble : "Je suis encore plus pauvre que toi," dit en hésitant sa voix tremblante. "Ah ! dois-je consentir à devenir ta compagne, à te faire partager ma misère ?" Paul l'ayant de nouveau assurée de sa tendresse : "Eh ! bien, reprit-elle, que Dieu nous unisse et nous protège ! car je n'avais pas osé te l'avouer, mais depuis quelque temps je sentais que je t'aimais, je crois, encore plus qu'on n'aime un frère ; et j'aurais éprouvé un véritable chagrin, si une autre eût partagé ton affection avec moi."

Pour toute réponse (Paul était trop ému pour en faire) l'orphelin pressa contre son cœur la petite main qu'on lui avait tendue ; puis, en s'éloignant : "souviens-toi de ta promesse ! dit-il ; je vais tout préparer pour que tu puisses

bientôt l'accomplir." Ils croyaient que le bonheur était prêt à leur sourire. Hélas ! comment prévoir qu'ils allaient le perdre à jamais. La veille du jour où ce couple infortuné devait, au pied des autels du Seigneur, se jurer amour et fidélité, Paul fut attaqué d'une fièvre cérébrale, qui l'enleva en peu d'heures. Sa fiancée ne le quitta pas d'un instant ; elle reçut son dernier soupir et pensa expirer avec lui, tant sa douleur fut grande. Se précipitant sur le corps insensible de son bien-aimé, la malheureuse le serra dans ses bras, le couvrit de baisers, puis tomba épuisée à ses côtés, privée de tout sentiment. En reprenant ses sens, un regard jeté sur le cadavre lui montra la réalité de son infortune qu'elle essayait en vain de se nier.

La pauvre Françoise ne put point toujours douter : son ami ne se réveilla pas, et l'on vint le lui enlever pour le rendre à la terre. Elle supporta l'adversité, sans verser une larme ; seulement par fois elle levait ses beaux yeux vers le ciel et disait avec un accent déchirant : "lui seul m'aimait." Une sombre mélancolie s'empara peu-à-peu de son cœur ; on la trouvait toujours plongée dans l'abattement le plus profond ou priant avec ferveur ; elle ne tarda pas à voir ses traits se ternir ; mais ne cherchant à plaire à personne, hélas ! que lui faisait la beauté ?

Ce joli visage, où naguère l'on voyait des roses et de lys, devint semblable à la feuille d'automne ; ses joues arrondies par la main des amours se creusèrent et s'amincirent ; on eût dit que d'un souffle son âme allait s'envoler.

Un soir, elle tourna ses pas chancelants vers le cimetière du hameau ; ses regards, devenus ternes et rêveurs, avaient recouvré une partie de leur éclat, et sa physionomie un peu de son ancienne gaieté ; elle fut s'agenouiller sur une fosse, dont le gazon commençait à verdier : après y avoir jetté des fleurs, la pauvre Françoise pria longtemps ; puis laissant cette tombe qui recouvrait ce qu'elle avait eu de plus cher, elle sembla lui parler tout bas : mais on ne put distinguer que ces mots. "A demain, j'espère." Hélas ! ses vœux ne furent que trop exaucés ! le lendemain, quand le soleil disparut à l'horizon, elle avait cessé de vivre.

—00000—

DANGER DE LA FRAYEUR.

Il y a, en Picardie, un vieux château flanqué d'épaisses tourelles, que le voyageur aperçoit sur la route en venant à Malainville. Ce château, aujourd'hui désert, était autrefois le séjour passager de M. d'Arcueil, qui passait ordinairement, dans cette terre, la belle saison et les premiers jours de l'automne. Il y était, en l'an 1762, avec son fils Gustave, sa fille Acélie, et Alfred, son neveu, officier dans le régiment du roi, qui ayant obtenu un semestre, était venu rejoindre son oncle dont il était extrêmement aimé. M. d'Arcueil désirait faire passer agréablement à son neveu le temps de sa vacance, et, comme il était extrêmement bon, il lui procurait mille honnêtes divertissements. Jamais il n'y avait eu tant de mouvement au château. C'était chaque jour une fête nouvelle qui, en prouvant à Alfred combien il était aimé de sa famille, la lui rendait bien chère. Il était sensible à tant d'aimables et tendres soins ; mais la plus douce satisfaction de son